

## LES SIX PREMIERS MOIS DE GUERRE

Nous rentrâmes le 22 août à Tsarskoïé-Sélo, où l'empereur allait être obligé de séjourner quelque temps avant de pouvoir se rendre au G. Q. G. (Grand Quartier Général). Les décisions les plus graves exigeaient sa présence à proximité immédiate de la capitale.

Malgré l'effroyable responsabilité qui pesait sur lui, l'empereur ne fit jamais preuve d'autant de fermeté, de décision et de consciencieuse énergie que pendant cette période du début de la guerre. Jamais sa personnalité ne s'affirma avec plus d'autorité. On avait l'impression qu'il s'était donné corps et âme à la tâche formidable qui consistait à mener la Russie à la victoire. On sentait en lui comme un rayonnement de force intérieure et une volonté tenace de vaincre, qui gagnait tous ceux qui l'approchaient.

L'empereur était un modeste et un timide, il était de ceux qui hésitent constamment par excès de scrupules, et qui, par reflet d'une sensibilité et d'une délicatesse exagérées, ne se décident que difficilement à imposer leur volonté. Il doutait de lui-même et était persuadé qu'il n'avait pas de chance. Sa vie, hélas ! paraissait prouver qu'il n'avait pas entièrement tort. De là ses incertitudes et ses doutes. Mais cette fois il semblait bien que quelque chose était changé en lui. D'où lui venait donc cette confiance ?

C'est que, d'une part, l'empereur avait foi en la sainteté de la cause qu'il défendait, – les événements de la fin de juillet lui avaient donné l'occasion de percer à jour la duplicité allemande dont il avait failli être victime, – et que, d'autre part, il n'avait jamais été aussi près de son peuple; il se sentait comme porté par lui. Son voyage à Moscou lui avait montré combien cette guerre était populaire et combien on lui était reconnaissant d'avoir, par son attitude digne et ferme, relevé encore aux yeux de l'étranger le prestige de la nation. Jamais l'enthousiasme des masses ne s'était manifesté avec une telle spontanéité et une telle ampleur. Il avait le sentiment d'avoir le pays tout entier derrière lui et il espérait que les dissensions politiques, qui avaient pris fin en présence du danger commun, ne reparaitraient pas tant que durerait la guerre.

Le désastre de Soldau, en Prusse orientale, survenu quelques jours après son retour de Moscou, n'avait pas ébranlé sa confiance. Il savait que la cause de ce grand malheur avait été la concentration insuffisante des troupes et l'extrême précipitation avec laquelle l'armée du général Samsonof avait dû pénétrer en territoire allemand, pour attirer sur elle une partie des forces ennemies et dégager ainsi le front occidental. Mais cette défaite avait été compensée une semaine plus tard par la victoire de la Marne. Il ne fallait donc pas regretter ce sacrifice puisqu'il avait sauvé la France et par contre-coup la Russie. Il est vrai qu'on aurait pu obtenir ce même résultat avec moins de pertes et que le commandement russe n'était pas exempt de tout reproche, mais c'était là un de ces malheurs comme il peut toujours s'en produire au commencement d'une campagne.

L'empereur gardait donc toute sa confiance et toute son énergie. Dès le début de la guerre, et malgré l'opposition de personnages influents, il avait interdit la fabrication et la vente de l'alcool. C'était là une perte très sensible pour le Trésor, et cela à un moment où l'on allait, plus que jamais, avoir besoin d'argent. Mais sa conviction avait été plus forte que toutes les objections qu'on lui avait présentées. Il avait fait acte personnel aussi en cherchant à remplacer les ministres impopulaires par des hommes auxquels les sympathies de la Douma semblaient acquises. Il voulait marquer par là son désir sincère d'une collaboration plus réelle avec la représentation nationale.

Le 3 octobre, l'empereur était parti pour le G. Q. G., où il avait passé trois jours, et, après une courte visite aux troupes de la région de Brest et de Kovno, il était rentré à Tsarskoïé-Sélo. À partir de ce moment il entreprit des tournées périodiques au front et à l'intérieur, visitant les différents secteurs de cette immense armée, les ambulances et les hôpitaux militaires, les usines de l'arrière, tout ce qui, en un mot, jouait un rôle dans la conduite de cette guerre formidable.

L'impératrice, dès le début, s'était consacrée aux blessés, et elle avait décidé que les grandes-duchesses Olga Nicolaïévna et Tatiana Nicolaïévna la seconderaient dans cette tâche. Elles suivaient donc toutes trois un cours d'infirmières et passaient chaque jour plusieurs heures à donner leurs soins à ceux qui étaient évacués sur Tsarskoïé-Sélo. Sa Majesté, tantôt avec l'empereur, tantôt seule avec ses deux filles aînées, était allée à plusieurs reprises visiter les établissements de la Croix Rouge dans les villes de l'ouest et du centre de la Russie. Sur sa demande, de nombreux hôpitaux militaires avaient été créés et l'on avait organisé des trains sanitaires, spécialement aménagés pour l'évacuation souvent fort lente, vu les distances, des



blessés vers l'arrière. Cet exemple avait été suivi, et jamais l'initiative privée ne s'était manifestée avec autant d'élan et de générosité.

Enfin, un congrès de tous les *zemstvos*<sup>1</sup> et de toutes les municipalités de Russie s'était réuni à Moscou pour grouper les forces du pays. Sous l'impulsion d'hommes énergiques et désintéressés, ce congrès s'était transformé rapidement en une organisation puissante qui disposait de ressources immenses, et était à même de fournir une aide précieuse au gouvernement.

Il n'y avait jamais eu en Russie de mouvement comparable à celui-là par son ampleur et son patriotisme. Cette guerre était devenue celle de la nation.

Septembre avait été marqué pour les armes russes par des alternatives de succès et de revers. Dans la Prusse orientale la défaite de Soldau avait été suivie de celle des Lacs de Mazurie, où la supériorité allemande s'était affirmée de nouveau. Par contre, en Galicie, les Russes s'étaient emparés de Lemberg et ils avaient poursuivi leur avance irrésistible, infligeant des pertes sérieuses à l'armée autrichienne qui s'était repliée sur les Carpathes. Le mois suivant, les Allemands avaient tenté de s'emparer de Varsovie, mais leurs assauts furieux étaient venus se briser contre l'admirable résistance des Russes. Les sacrifices, de part et d'autre, avaient été considérables.

En décembre, l'empereur partit pour le Caucase où opérait l'armée du sud. Il désirait passer quelque temps au milieu de ces troupes qui luttaient, dans des conditions extrêmement pénibles, contre les divisions turques massées à la frontière de l'Arménie. À son retour, il rejoignit à Moscou l'impératrice et les enfants qui s'étaient portés à sa rencontre. L'empereur visita les écoles militaires et se rendit à plusieurs reprises avec Sa Majesté, le grand-duc héritier et ses sœurs dans les hôpitaux et les infirmeries de la ville.

L'enthousiasme de la population, pendant les cinq jours que nous passâmes alors à Moscou, fut tout aussi vibrant qu'au mois d'août, et les souverains ne quittèrent qu'à regret l'ancienne capitale moscovite, l'empereur pour se rendre au G. Q. G.; et le reste de la famille pour rentrer à Tsarskoïé-Sélo.

Après les fêtes du Nouvel an, l'empereur continua ses voyages périodiques au G. Q. G. et au front. L'armée se préparait pour la grande offensive qui devait avoir lieu en mars.

Pendant tout cet hiver, la santé du tsarévitch fut très satisfaisante et les leçons purent suivre leur cours régulier. Au début du printemps Sa Majesté m'annonça que l'empereur et elle

<sup>1</sup> Dans 39 gouvernements de la Russie, le pouvoir exécutif était assisté par des *états* (*zemstvos*) qui s'occupaient des intérêts économiques du gouvernement, de la création d'écoles et d'hôpitaux, etc. Il y avait aussi des *zemstvos* de district dans ces mêmes gouvernements.

## CHAPITRE X

avaient décidé de renoncer pour le moment, vu les circonstances, à donner un *vospitatiel* à Alexis Nicolaïévitch. Je me trouvai donc, contre mon attente, obligé d'assumer seul pendant un certain temps encore la lourde responsabilité qui m'incombait, et de chercher à remédier de mon mieux aux lacunes de l'éducation du grand-duc héritier. J'avais le sentiment très net qu'il fallait le faire sortir, ne fût-ce que quelques heures par jour, de son milieu habituel, et chercher à le mettre en contact direct avec la vie. Je me procurai une carte d'État-major de la contrée et je pus combiner une série d'excursions en automobile qui nous permirent de parcourir peu à peu tous les environs dans un rayon d'une trentaine de kilomètres. Nous partions aussitôt après le déjeuner, nous arrêtant souvent aux abords des villages que nous rencontrions, pour regarder travailler les paysans. Alexis Nicolaïévitch aimait à les questionner et ils lui répondaient avec la bonhomie et la simplicité du *moujik* russe, sans soupçonner le moins du monde à qui ils parlaient. Les lignes de chemin de fer de la banlieue pétersbourgeoise exerçaient une grande attraction sur Alexis Nicolaïévitch. Il prenait le plus vif intérêt au mouvement des petites gares que nous traversions, aux travaux de réfection des voies, des ponts, etc.

La police du palais s' alarma de ces promenades qui avaient lieu en dehors de la zone gardée, et dont l'itinéraire n'était jamais connu à l'avance. Je fus invité à me conformer aux règles établies, mais je n'en tins pas compte et nos excursions continuèrent comme par le passé. La police alors modifia son service de surveillance, et, chaque fois que nous quittions le parc, nous étions sûrs de voir déboucher un automobile qui s'élançait à nos traces. C'était une des plus grandes joies d'Alexis Nicolaïévitch de chercher à la dépister; nous y réussîmes parfois.

J'étais surtout préoccupé cependant de trouver le moyen de donner des camarades au grand-duc héritier. C'était là un problème dont la solution était fort malaisée. Les circonstances vinrent heureusement d'elles-mêmes combler en partie cette lacune. Le Dr Dérévenko avait un fils qui était à peu près du même âge qu'Alexis Nicolaïévitch. Les deux enfants firent connaissance et ne tardèrent pas à se lier d'amitié; il n'y avait pas de dimanche, de jour de fête ou de congé qui ne les rapprochât. Leurs rapports finirent par devenir journaliers et le tsarévitch obtint même la permission d'aller en visite chez le Dr Dérévenko qui habitait une petite villa non loin du palais. Il y passa souvent tout l'après-midi à jouer avec son ami et ses camarades dans l'intérieur modeste d'une famille bourgeoise. On critiqua beaucoup cette innovation, mais les souverains laissèrent dire; ils étaient si simples eux-mêmes dans leur vie privée qu'ils ne pouvaient qu'encourager les mêmes goûts chez leurs enfants.

Cependant la guerre avait apporté un changement assez notable dans notre existence; la vie déjà austère du palais l'était devenue plus encore. L'empereur était souvent absent. L'impératrice qui, ainsi que ses deux filles aînées, portait constamment l'uniforme d'infirmière, partageait son temps entre ses visites aux hôpitaux et les nombreuses occupations que lui valaient les organisations de secours aux blessés. Elle s'était beaucoup fatiguée au début de la guerre. Elle s'était dépensée sans compter, avec la fougue et l'ardeur qu'elle apportait à tout ce qu'elle entreprenait. Bien que sa santé fût déjà très fortement éprouvée, elle faisait preuve d'un ressort étonnant. Il semblait qu'elle puisât un réconfort très grand dans l'accomplissement de la belle œuvre qu'elle avait entreprise : elle y trouvait à la fois une satisfaction à son besoin de dévouement, et l'oubli des angoisses et des appréhensions que lui causait – même dans ses périodes d'accalmie – la maladie du tsarévitch.

La guerre avait encore eu pour résultat, aussi réjouissant qu'inattendu, de reléguer Raspoutine au second plan. Il était rentré de Sibérie, à la fin de septembre, complètement rétabli de la terrible blessure qui avait mis ses jours en si grand danger. Mais tout laissait supposer que depuis son retour il était un peu négligé; en tout cas ses visites étaient devenues encore plus rares. Il est vrai que, comme Alexis Nicolaïévitch s'était bien porté pendant tout l'hiver, on n'avait pas eu besoin de recourir à son intervention, et qu'ainsi il s'était vu privé de ce qui faisait sa plus grande force.

Néanmoins son pouvoir restait, malgré tout, très grand; j'en avais eu la preuve, peu de temps auparavant, lors d'un terrible accident de chemin de fer qui avait failli causer la mort de M<sup>me</sup> Wyroubova. Retirée presque sans vie de dessous les débris de son wagon, elle avait été ramenée à Tsarskoïé-Sélo dans un état qui semblait désespéré. L'impératrice, consternée, s'était rendue immédiatement au chevet de celle qui était presque sa seule amie. Raspoutine, mandé en toute hâte, s'y trouvait également. L'impératrice voyait dans ce malheur une nouvelle preuve de la fatalité qui, elle en avait le sentiment, s'acharnait avec tant de constance sur tous ceux qu'elle aimait. Et comme, dans son angoisse, elle demandait à Raspoutine si M<sup>me</sup> Wyroubova vivrait, il lui répondit :

## CHAPITRE X

- Dieu te la laissera, si elle est utile à toi et au pays; si au contraire son action est nuisible, Dieu la reprendra; moi-même je ne puis connaître ses desseins impénétrables.

C'était là, il faut l'avouer, une manière fort habile de le tirer d'une question embarrassante. Si M<sup>me</sup> Wyrubova se remettait de son accident, Raspoutine s'assurait à tout jamais sa reconnaissance, puisque grâce à lui sa guérison consacrerait en quelque sorte la mission qu'elle remplissait auprès de l'impératrice. Si elle, succombait, Sa Majesté verrait dans sa mort une manifestation des voies insondables de la Providence et se consolait plus facilement de sa perte.<sup>2</sup>

Son intervention avait valu à Raspoutine un regain d'influence, mais ce ne fut que momentané; malgré tout, il semblait bien que quelque chose avait changé et que son importance se trouvait diminuée. Ma satisfaction était grande de le constater et je m'en réjouissais d'autant plus que j'avais eu, peu de temps auparavant, une longue conversation au sujet du *staretz* avec le ministre de Suisse à Pétrograd.<sup>3</sup> Les précisions qu'il m'avait données au cours de notre entretien, ne me permettaient plus de garder le moindre doute sur la véritable personnalité de Raspoutine. C'était bien, comme je l'avais supposé, un mystique dévoyé qui possédait une sorte de puissance psychique; un déséquilibré travaillé tour à tour par des désirs charnels et des aspirations mystiques, un être capable après des nuits d'orgie d'avoir des semaines d'extase religieuse... Mais je n'avais jamais soupçonné, avant cette entrevue, l'importance que l'on attribuait, non seulement dans les milieux russes, mais même dans les ambassades et les légations de Pétrograd, au rôle politique de Raspoutine. On en exagérait beaucoup la portée, mais le fait seul que cette influence pût exister était une sorte de défi à l'opinion publique. De plus la présence de cet homme à la cour était un sujet d'étonnement et de scandale pour tous ceux qui connaissaient les débordements de sa vie privée. Il y avait là, je m'en rendais compte, un danger très grand pour le prestige de Leurs Majestés, une arme que leurs ennemis chercheraient tôt ou tard à employer contre eux.

Le seul remède eût été l'éloignement de Raspoutine, mais quelle était la force capable de provoquer sa disgrâce ? Je connaissais trop bien les causes profondes de son pouvoir sur l'impératrice pour ne pas craindre, au contraire, si les circonstances lui étaient favorables, un retour de son influence.

Ces six premiers mois de guerre n'avaient pas apporté les résultats qu'on en avait espérés, et tout faisait prévoir que la lutte serait très longue et fort dure. Des complications inattendues pouvaient surgir, car la prolongation de la guerre devait entraîner des difficultés économiques très grandes qui risquaient de provoquer du mécontentement et des désordres. Tout cela préoccupait beaucoup l'empereur et l'impératrice; ils s'en montraient fort soucieux.

Comme toujours, aux moments de trouble et d'angoisse, c'était dans la religion et dans l'affection de leurs enfants qu'ils puisaient le réconfort dont ils avaient besoin. Les grandes-duchesses avaient accepté, avec autant de simplicité que de bonne humeur, la vie de plus en plus austère qu'on menait au palais. Il est vrai que leur existence, si complètement dépourvue de ce qui fait l'agrément habituel de celle des jeunes filles, les y avait préparées. En 1914, lorsque la guerre éclata, Olga Nicolaïévna allait avoir dix-neuf ans et Tatiana Nicolaïévna venait de fêter son dix-septième anniversaire. Elles n'avaient jamais assisté à un bal, à peine avaient-elles pris part à une ou deux soirées chez leur tante, la grande-duchesse Olga Alexandrovna. Dès le début des hostilités, elles n'eurent plus qu'une pensée : alléger les soucis et les angoisses de leurs parents en les entourant de leur amour qui se manifestait par les attentions les plus touchantes et les plus délicates.

Quel exemple, si on l'eût connue, que l'intime et digne tendresse de cette vie familiale, mais combien peu de gens la soupçonnèrent ! Il est vrai que, trop indifférente à l'opinion, elle se déroba aux regards.

---

<sup>2</sup> M<sup>me</sup> Wyrubova survécut à ses blessures, sa convalescence fut fort longue et elle resta infirme à la suite de cet accident.

<sup>3</sup> Le 31 août 1914, un ukase de l'empereur avait décrété que Saint-Pétersbourg s'appellerait désormais *Péetrograd*.